

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 19

Artikel: La mémoire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La gouenne ne nous servait pas autre chose ; on appelait ça des *esquilles* ; elles étaient gratuites *mais volontaires* ! Nos sacrés bâtons nous en bourraient les mains, mais, nous autres gosses, nous le voulions bien ; et ce n'était pas en des lieux sur lesquels l'Etat ne doit point avoir de prise ! Ceci dit, vive la gouenne ! qui nous apprit à souffrir avec le sourire et à nous enlever les échardes ou esquilles, selon le système D.

Plusieurs de nos jeux étaient réglementés par des empros. J'en citerai quelques-uns, tout ou partie. Que ce soit pour *bête-noire*, *courate*, *cache*, *clicli-mouchette*, ou d'autres jeux analogues, il fallait désigner un *restant*. L'empro décidait, comme aujourd'hui.

Empros usités au pied du Jura :

Un loup passant par un désert,
Ayant un œil tout grand ouvert,
Il fit un pas,
Pour qui ?
Pour toi...
T'es dehors.¹

A la cache,
Qui se cache
Dans l'allée à Monsieur Pache ?
Monsieur Pache ne peut pas dormir
Parce que les enfants font trop de bruit.²
T'es dehors.

Pimpamical,³ le roi des papillons,
Se faisant la barbe, se coupa le menton.
T'es dehors.

Un protestant
Sur un éléphant,
Un catholique
Sur une bourrique.
T'es dehors.⁴

C'est le roi de Chine,
Pour se divertir
Va dans sa cuisine
Voir le pot bouillir.
Un crapaud y tombe,
Aussitôt le roi
Prend sa poche ronde,
Le tira de là...
T'es dehors.⁵

Pour un certain jeu qui se passait sur un *char à échelles*, nous disions :
Ceint, ceint de veille,
Ceint, ceint de bon matin !⁶

Un des empros les plus curieux, dont j'ai gardé le souvenir, est celui qui nous est venu, je ne sais comment, jadis, de la Scandinavie. C'est du vieux suédois qu'on m'a expliqué dans des îles de la mer Baltique où cette vieille langue est encore comprise, et où l'on danse des danses dont la mélodie et les gestes sont identiques à celles de nos Alpes Vaudoises. Pourquoi ?

Voici l'empro avec sa traduction :

Enik benik top te
D'accord ou non d'accord fais une pirouette
Triff traff kom (de) me
Arrive, trotte, viens (avec) moi.
Ak debro sink nõ
Vite, attention. Arrête donc.
Tin fan tousse house
Ton diable t'appelle. Va-t-en (à la maison).

Comme gamins, nous ne savions rien du sens de nos paroles. Cela arrive même plus tard. Mais nos empros, nos danses et telles légendes du pays ne nous rapprochent-elles pas des Scandinaves ? Ave.

¹ Arrangé pour les Dames.

² La défectueuse prononciation doit faire rimer.

³ Roi supposé de la Ilme dynastie.

⁴ Serait-ce du temps de Calvin ou de St-François ?

⁵ Date d'avant la lutte des Sudistes et des Nordistes.

⁶ Nous disions : « Saints ». J'ai écrit depuis « Ceints », car le texte indique qu'il s'agit de pélerins.

« LES FARCES A PETER DE MORGES »

BON nombre d'entre vous ont sans doute entendu parler de cet ami Peter, de Morges, qui était un fin loustic et qui avait surtout du plaisir à amuser ses amis et connaissances en leur racontant des gandoises de son cru.

Je vais essayer de vous en citer quelques-unes :

Il disait assez volontiers qu'il était propriétaire d'un domaine de 45 poses en plein rendement. Une année, qui avait été exceptionnellement bonne pour les paysans, il avait deux poses de trèfle de semé. Aux foin, ce trèfle était monté si haut, que les chevaux qui tiraient la faucheuse se trouvaient obligés de lever la tête pour brouter les fleurs.

Ne pouvant rentrer tout ce foin dans sa grange, il avait fait une maille qui était tellement haute que lorsqu'on était au fin dessus, on voyait sept lacs. Si on avait mis une fourchée de plus, on aurait pu voir le lac de Genezareth.

La qualité de ce fourrage était supérieure, aussi, les vaches se mirent à donner si tant de lait, qu'il fallut faire un étang pour le réduire. On écremait en liquette. Un des vachers qui était chargé de ce travail, tomba dedans et on ne le revit jamais. En fondant le beurre, on retrouva une socque dans la drache et on supposa, avec raison, que ce ne pouvait être qu'une de celles lui ayant appartenu.

Les courges étaient venues si grosses qu'on se trouva dans l'obligation de les faire sauter à la dynamite. Un des pépins fut projeté jusqu'aux Bioux, et c'est dès ce moment qu'on eut des courges à la Vallée.

Les noyers étaient tellement chargés de noix qu'au premier coup de perche, ceux qui étaient chargés de les abattre, en eurent jusqu'au cou.

Malheureusement, encore une fois on eut à déplorer la perte d'un des ouvriers et on ne retrouva que sa pipe dans le nillon, quand on fit l'huile de noix.

Il racontait aussi qu'il avait une femme qui était tellement travailleuse, qu'elle tricotait en cueillant les cerises.

Il n'aimait pas à faire des observations, aussi, un jour qu'il avait plu, et qu'il était allé cueillir des prunes avec un jeune Suisse allemand, ce dernier qui se trouvait au fin dessus de l'arbre avait glissé et était tombé. Il n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— Tâche-voir de me venir en bas de pointe, tu me casses toutes mes branches ! Oh, il ne lui en avait point voulu pour tout ça, et la preuve c'est qu'il l'avait bien soigné pendant sa maladie, des suites de l'accident ; il avait eu une jambe et deux côtes cassées !

Il était un tantinet gourmand et aimait par dessus tout... les truites... qu'il prenait à la main, dans ses ruisseaux, sur sa propriété !... C'est dommage de ça laisser, disait-il, c'est quand même de la viande qui traîne dans l'eau... etc. Chamot.

Entre mondaines. — Il y a très longtemps que je n'ai plus vu Arthur !

— Le pauvre, ne sais-tu pas qu'il lui est arrivé un accident ?

— Un accident !

— Il a été renversé par une automobile et on a dû lui amputer une jambe.

— C'est dommage... Il dansait si bien le shimmy !

LE SANS-GÈNE

ACCOUE à la fenêtre d'un deuxième étage, je laissais samedi dernier, vers les 11 heures du matin, vagabonder mon regard sur la longue file de paniers de légumes alignés dans la rue, au bord du trottoir. Le marché tirait à sa fin, les revendeuses et les paysannes, fatiguées d'avoir été si longtemps immobilisées, sans possibilité de s'asseoir, à côté de leurs pommes, épinards, carottes, salades, etc., consultaient leur montre, s'étiraient les membres engourdis ou relançaient quelque passant d'un avenant : « Monsieur n'a besoin de rien ? » ou « Des pommes bon marché, Madame ! »

Les paniers vides, enchassés les uns dans les autres, formaient de-ci de-là des pyramides attestant la puissance de consommation des estomacs citadins. Des clientes retardées et en veine de bavardages passaient en revue les restes de ce qui tôt le matin avait constitué ces plantureux étalages, desquels s'exhale habituellement une ravissante odeur de poireau vert et blanc. Sous ma fenêtre, une voisine, Madame Viraubeau, toute guillerette, un panier au bras et un chien basset à ses côtés, vient de s'arrêter et interpelle une brave paysanne entourée de corbeilles à moitié pleines. Après avoir marchandé pendant cinq minutes, Madame Viraulaid, — c'est ainsi que nous l'appelons entre nous, — achète une douzaine d'œufs et, évidemment pour faire contrepoids aux plaintes de la marchande, elle entreprend de raconter toutes ses misères ; son mari vient d'essuyer de grosses pertes, son beau-fils boit trop, une belle-fille fait la paresseuse, enfin quoi aucun des secrets de la famille n'est oublié. Pendant cette interminable conversation, le petit basset, après avoir humé longuement les légumes, se mit en devoir en trois endroits d'esquisser le geste bien connu et d'arrosier copieusement salade, pommes et poireaux. Après lui, un de ses cousins vint en faire autant et pour finir un chien-loup, aussi respectueux de la tradition que ses deux confrères, se crut également autorisé à répandre une rosée douteuse, afin de rendre sans doute un air de fraîcheur aux légumes quelque peu flétris par le soleil d'avril. Mal lui en prit, car au troisième panier, la marchande s'apercevant du mouvement, saisit un gros bâton à sa portée et le lança sur l'animal qui, surpris que l'on ait méconnu ainsi ses intentions utilitaires, décampa sans débiter de compliments.

— Ces sales bêtes, toute la matinée, on ne fait que de les chasser ! hurla la paysanne, tandis que Madame Viraubeau, craignant pour son basset, eut hâte de déguerpir, laissant là ses misères et ses commentaires poivrés. Un jeune homme — cet âge est sans pitié — qui avait assisté au dernier acte de la scène, se mit, en continuant son chemin, à siffler gaîment la mélodie du couplet : « Qu'ils sont heureux les chiens, etc. », pendant qu'une dame, le cœur soulevé de dégoût, jurait qu'elle n'achèterait plus jamais de légumes exposés à de telles intempéries, tant que la police, par un ukase solennel, n'interdirait pas l'accès du marché à la cohorte des chiens malhonnêtes.

Oui vraiment, parmi les habitués de la rue, les chiens et ceux qui leur ressemblent, sont certainement les êtres qui font preuve du plus grand sans-gêne ! Aimé Schabzigre.

LA MÉMOIRE

Ly a dix espèces de mémoires. On cite des hommes qui ont une prodigieuse faculté de souvenir arithmétique. Tout ce qui est chiffre demeure profondément gravé dans leur cerveau, de même que les rapports que l'on veut établir entre ces chiffres. L'intelligence, parfois, n'y est pour rien ou pour peu de chose : il arrive, en effet, que les calculateurs prodiges soient des êtres très ordinaires, très médiocres, incapables d'aligner deux idées et d'émettre un propos digne d'attention. Nous en avons connu un, peu illuminé, mais qui répondait presque instantanément à la question suivante : « Quel jour de la semaine était le 2 mars 1572 ?... ou le 13 octobre 1428... ou le 6 juillet 1683 ?... »

D'autres hommes, fort à plaindre, ont la mémoire des romans qu'ils lurent. Dix ans, quinze ans, trente ans après les avoir ingurgités, ils sont capables d'en conter les plus insignifiantes péripéties, de dire les noms et prénoms de tous les personnages, comment ils vécurent et comment ils moururent. D'autres encore, même sous les cheveux blancs, récitèrent sans hésitation aucune les fables ou les vers latins qu'ils apprirent sur les bancs du collège. C'est alors comme une roue qui tourne et qui ne peut pas ne pas tourner. Et les préfectures et districts vaudois ? Et les chef-lieux suisses ? D'ordinaire, aussitôt

appris, aussitôt oublié. Quelques malheureux, cependant, seraient encore capables de les énumérer sur leur lit de mort. Cela, et cela seulement, peut-être, s'est gravé dans leur mémoire en traits indélébiles.

Plus infortuné encore, ce monsieur qui sait les noms de toutes les gares, de tous les réseaux de son pays, et qui en souffre cruellement. Mais c'est plus fort que lui. Dès qu'il a un horaire en main, un diable le pousse à lire la liste des stations et il ne peut plus les oublier. Sitôt qu'on nomme devant lui, innocemment, une station, une force le contraint d'aller à petite vitesse jusqu'au terminus, à la fois navré de la ridicule manie que lui impose sa mémoire et fier d'avoir accompli le voyage sans brûler un seul arrêt. « Ça ne vous fatigue pas, tous ces noms de gares ? » demandait quelqu'un. « Si, atrocement, mais je ne peux m'empêcher de constater que je les sais encore. Aucune puissance humaine ne me saurait retenir une fois que je suis parti ».

Il y a aussi ce que l'on pourrait appeler les mémoires absurdes. Le fameux Hollandais Grotius ayant entendu, au cours d'une revue de troupe, faire l'appel de quelques centaines de soldats, s'approcha du colonel et répéta tous ces noms, sans en omettre un seul, commençant par le dernier appelé et finissant par le premier.

Dans le même ordre d'idées, ou plutôt d'absence d'idées, un de nos camarades de classe s'amusa à ouvrir un livre n'importe où, à en lire une page à haute voix, puis le livre refermé, à répéter cette page mot à mot, mais en commençant par la fin, ce qui sonnait comme du volapük, et n'avait aucun sens appréciable. Par contre, cet extraordinaire liseur à l'envers était brouillé avec arithmétique et mathématiques au-delà de ce qui est permis ; non seulement aucune espèce de compréhension, mais la mémoire, si prodigieusement développée d'autre part, refusait alors net de fonctionner, livrant les réponses au plus arbitraire des hasards. « Voyons ! disait un examinateur exaspéré, conduit par l'absurdité rayonnante du candidat, et bien qu'il s'agissait de baccalauréat, à des questions élémentaires : combien un mètre a-t-il de centimètres ? » La réponse, candide, ne tarda pas : « Soixante-trois ». Bien qu'ayant parlé au plus près de sa conscience, le jeune homme fut recalé.

Veut-on un dernier exemple ? Nous avons bien connu, jadis, un professeur, qui parlait parfaitement quinze langues et en massacrait très passablement une quinzaine d'autres. Le pauvre homme nous disait un jour, avec un pli d'angoisse lui creusant le front : « Je ne peux pas entendre un calembour sans essayer de l'adapter aux trente langues que je sais, plus ou moins. Et je n'entends pas un mot difficile sans courir de langue en langue pour être sûr qu'il n'y a pas de lacune. Ainsi, vous avez dit tout à l'heure : « responsabilité ». Eh bien ! je suis parti en chasse. C'est atroce ! Ça me tuera !... »



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE (Suite).

Marc-Antoine ne s'était douté de rien. Comment eût-il pu soupçonner que quelques phrases d'une causerie, entre poire et fromage, recouvraient un piège ? Et puis, l'eût-il su, que ce piège ne l'eût pas effrayé. Pour lui, aussi, cette question d'art était secondaire et il n'aurait pu croire qu'une jeune fille de vingt-deux ans mit tant d'importance à des opinions qui, selon son bon sens, le classaient d'après le vieil adage : « Des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer ». Et, d'ailleurs, jamais le désir d'une semblable dispute ne lui serait venu. S'il ignorait l'histoire de l'art et les subtilités des experts en peinture et en sculpture, il savait encore

moins parler pour ne rien dire. Il n'avait pas le talent de l'anecdotier qui conte ces si jolies petites histoires où les personnages perchent en l'air comme les magots chinois d'un parvenu. Il ne connaissait pas davantage ces lieux communs sur l'amour, sur la médisance, sur l'ambition, sur la gloire, etc., que des messieurs très bien, dans des salons très chics, enseignent à des dames très élégantes, entre six et sept heures, en humant, à petits coups, une tasse de thé très russe. De tout cela, Marc-Antoine ne soupçonnait pas même l'existence. Et il ne s'en trouvait ni mieux ni pis.

Mais Pauline avait trop l'habitude et, en quelque sorte, le besoin de ce verbiage pour ne point dédaigner un homme qui ne l'en divertissait pas. Cependant, elle n'en fit rien voir. Son amabilité vis-à-vis de Marc-Antoine ne s'en ressentait nullement. Au contraire, elle parut s'intéresser davantage aux choses de l'Alpe et à la vie du chalet.

Et, d'abord, elle voulut en connaître mieux les habitudes. Jean Frutsky, le vacher, avec sa superbe barbe de Cent Suisse, sa veste à courtes manches bouffantes et sa petite culotte ronde l'amusait comme représentation vivante des images et des photos que l'on achète dans les kiosques des gares et les boutiques vouées à l'industrie suisse. Elle avait déjà rencontré, à Interlaken, à Lucerne, quelques beaux types ainsi vêtus, mais alors la pensée d'un truquage à la Tartarin gâtait le spectacle. Elle s'imaginait que ces gaillards étaient payés et déguisés par un syndicat quelconque, de tourisme ou de développement, pour se promener dans les rues et figurer devant certains chalets, réclames animées et pittoresques. Ici, ce n'était pas le cas : Jean Frutsky n'avait rien de commun avec la publicité hôtelière ou citadine. Pauline s'efforça donc à l'approviser par de gracieux bonjours, auxquels le brave homme répondait en otant sa pipe de sa bouche et en enlevant sa cape ronde. Mais il ne disait mot. Spécimen très pur du montagnard travailleur, fin, diplomate même, — comme beaucoup d'Ormonnens, — il ne risquait jamais « un mot plus haut que l'autre ». Calme, débonnaire et mansuet, il écoutait, souriait et... se tenait coi.

Catherine que cette impassibilité exaspérait depuis tantôt trente ans et, qui n'en prenait pas son parti, s'efforçait à l'émousser, à le faire sortir des gonds, mais c'était peine perdue. Il n'ouvrait la bouche que pour lancer devant lui de copieuses bouffées de fumée ou rire, silencieusement, comme le légendaire Bas-de-Cuir. Alors, la servante, furieuse, lâchait sa dernière bordée :

— Mentendez-vous, au moins, vieux « taborgnô » ?
— Ce n'est pas l'embarras, Catherine, je voudrais bien être sourd, mais le bon Dieu n'y a pas pensé.

Et c'est tout ce qu'elle en tirait. Naturellement Pauline n'en obtint pas davantage, sauf, certain jour où, ayant cassé la chaînette d'une petite sacoche, elle demandait à Mariette si quelqu'un, à Fiermont, se chargerait de la réparer.

— Pas nécessaire d'aller si loin, mademoiselle. Le vieux Frutsky s'y entend à ces petites choses.

— Vous croyez ?
— Oh ! il est connu pour cela dans toute la commune.

Le vacher, en effet, possédait une variété nombreuse de talents, et faisait penser à ces couteaux qui contiennent une douzaine d'outils divers. Pauline alla elle-même lui confier le petit objet. Grave-ment, Jean Frutsky examina, retourna, soupsa, puis, sans mot dire, il se retira dans un petit cabinet qu'il appelait son « tabernacle » et où il n'eut pas été prudent de s'aventurer. Peu de minutes après, il rapporta la chaînette réparée.

— Joli, mais pas solide, fit-il.
Et ce fut là tout son discours.

Pauline, alors, renonça à le dégelier.

— Il faudrait que mademoiselle lui raconte une histoire, alors, pour sûr qu'il serait content.

— Une histoire ?
— Oui, une histoire de revenants, par exemple.

Il aimait, en effet, les histoires, même et surtout les contes extraordinaires dans lesquels un tout petit coin de vérité permet de dire : « C'est peut-être vrai ! » Il croyait que « c'est arrivé » et, aux sceptiques manifestant leur doute, il eut fait l'honneur de deux mots : « Pourquoi pas ? » A quoi ceux-ci n'eussent pu répliquer grand'chose. Mais Pauline ne savait ni contes ni légendes.

* * *

Jean Frutsky était taciturne, Catherine ne l'était pas, et la jeune Parisienne eut peu de peine à entrer dans ses bonnes grâces. Quelques compliments au sujet de ses talents culinaires suffirent. D'autre part, Mme Gerbier ayant demandé la recette de la pâte à bricelet pour en faire confectionner à sa cuisinière, Catherine déclara que « ces dames » étaient des « personnes de sorte », car seules des « personnes de sorte » lui paraissaient capables de

priser à sa juste valeur, la délicatesse de ses gaufres.

(A suivre.)

G. Héritier.

Royal Biograph. — La direction du Royal Biograph présente cette semaine un des plus poignants drames édités à ce jour « Les Gueules noires », splendide film artistique et dramatique avec, comme principaux interprètes, Milton Sills et Doris Kenyon. Ce qui est intéressant dans ce film, ce n'est pas tant le scénario qui ne sort pas de l'ordinaire que le milieu dans lequel se déroule le film. Au même programme, « Le Médecin miraculeux », comédie comique en 2 parties.

Théâtre Lumen. — La salle du Théâtre Lumen sera archi-comble dès vendredi 6 mai jusqu'au jeudi 12 mai inclus, tous les soirs à 20 h. 30, avec matinées les samedi 7 et dimanche 8 mai à 2 h. 30, pour acclamer le célèbre artiste suisse GROCK, l'imitable fantaisiste qui a fait courir toutes les capitales du monde. Grock est surnommé le roi du rire, la plus grande vedette actuelle du Music-Hall. Dès qu'il paraît en scène, le rire fuse de tous côtés et pendant une heure le public est en admiration devant l'étourdissant brio de ce génie de la satire. Nous recommandons tout particulièrement ce merveilleux spectacle aux familles. On peut louer ses places au bureau de location du Théâtre Lumen.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Fabrique de Bricelets de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER

Rue de l'Alpe, 19, LAUSANNE

Pourquoi...

L'apéritif de marque « DIABLERETS » a-t-il toutes les saveurs des consommateurs ? Parce que les diverses plantes aromatiques qui en forment la composition en font l'apéritif sain par excellence.

GRAINES ET ALIMENTS POUR VOLAILLE

E. UTZ, Graines et Farines

Rue de l'Alpe, 43 LAUSANNE T 1 94.23

Livraisons à domicile

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27

Téléphone 59 60

Spécialité : Beurre, œufs du jour. Fromages de 1er choix

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelque chose.

Un Cinzano c'est rien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.